

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 12

Artikel: Ainsi parla Malbout
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216300>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 19 mars 1921. — Entre nous voisins... L'Effeuilleuse. — Lo Vilhio Dêvesa : A bré teindu. — L'incoura et la musiqua. — Ainsi parla Malbout, Jean de la Cerjaulettaz. — Pour ceux qui l'ont. — C'est comme ça ! J. M. — A l'eau ! porteur d'eau ! S. H. — Le parler vaudois. — FEUILLETON : Berthe Bernard, nouvelle vaudoise inédite, G. Héritier. — Le major Davel. — Assoc. des Vaudoises.

Nous avisons les abonnés que les remboursements seront présentés par la poste à fin mars.



ENTRE NOUS VOISINE...

COMME vous le dites, ma voisine, je suis décidée à prendre la vie par le « bon bout ». — seulement je ne vois pas ce qu'il y a là de coupable ? Vous m'avez lancé cet axiome comme un seau d'eau froide à la tête d'un ami de Bacchus ! Cela parce que je n'abondais pas absolument dans le sens de vos mécomptes ! Si j'ai peut-être manqué de compréhension ou de mesure, je vous prie sincèrement de ne pas m'en vouloir. Rien n'est plus difficile que de conserver son équilibre entre deux extrêmes ! En essayant de vous prouver que vos ennuis domestiques n'avaient pas l'importance que vous leur donniez dans le premier moment d'impatience et de découragement, j'ai peut-être « prêché ». Encore une fois pardonnez-moi en faveur de mon intention qui était de vous rassérer et voyons ensemble, voulez-vous, si l'affaire en litige vaut qu'on lui sacrifie ne fût-ce qu'un moment de bonne humeur. Votre cuisinière vous a donné son congé et votre couturière vous a manqué une robe. C'est évidemment ennuyeux mais plus « vexant », que triste, avouez-le.

Si cette fille vous quitte de gaité de cœur, c'est apparemment que sa fidélité et l'affection que vous étiez en droit de lui supposer étaient de qualité bien médiocre. De plus, malgré les complications d'un changement voyez dans celui-ci l'occasion de vérifier de près l'état de votre ménage. Il y a de ces choses qu'on ne fait que lorsque la nécessité s'en mêle. Prenez garde cependant que votre entourage, et surtout votre mari, n'en souffre pas. Une bonne huitaine passée au milieu des armoires, près du potager, cela peut faire l'effet d'une salubre retraite. Et après comme la liberté reconquise vous paraîtra belle, comme cette expérience de « chaîne » vous aura rendue indulgente !

La robe manquée est peut-être plus indigeste. Longtemps elle pèsera sur votre coquetterie, longtemps vous garderez une obscure rancune à l'ouvrière... pourtant si excusable ! Je ferai d'ailleurs de même. Essayons de nous mettre à la place de nos fournisseurs... il y a quelquefois de la maladresse, de l'inattention, mais si souvent, aussi, de l'extrême fatigue ! une lassitude que seul l'impérieux besoin de gagner fait surmonter. On n'a pas le courage de re-

fuser l'ouvrage dont le produit aidera à vivre... on le fait mal parce que les doigts usés n'obéissent plus. Est-on si coupable que cela ? S'il n'y avait que ce courage-là qui nous manque jamais, nous serions bien privilégiés !

Vous me reprochez de prendre trop facilement le bon côté des choses. Mais je vous assure que cela ne m'empêche point de faire effort pour les arranger, que cela ne m'empêche point aussi de « grogner » quelquefois ! J'aimerais à mieux mériter votre coup de patte ! Je me souviens d'une amie qui avait, disait-elle, pris l'attitude dans la vie d'être heureuse. A vrai dire, elle n'avait pas pour cela de meilleures raisons que la moyenne des femmes, mais elle avait si bien pris le pli de rechercher l'agrément des circonstances, de se satisfaire du peu qui lui était donné qu'en vérité elle touchait au bonheur. Je n'en suis hélas pas encore là sur le chemin du progrès. Pourtant la petite distance parcourue a suffi pour me faire découvrir la clarté et l'allégresse dont le but est illuminé. J'aimerais vous le montrer.

L'Effeuilleuse.

Une grosse caisse disparue. — On lit dans un journal de 1838 :

« Le citoyen D. M., timbailleur (*sic.*) de la Musique de L., prévient la personne qui s'est emparée de la grande caisse de la dite musique dont il est responsable, qu'il lui sera fort obligé de vouloir bien la lui rendre à (ici l'adresse). »



A BRÉ TEINDU

CEN vâi prâo soveint dâi valottets essiï lâo fôoce ein tegneint oûï à bré teindu. Lè z'ons pâovont teni on batêran pè lo bet dâo mandzo ; dâi z'autro on paufai ; dâi troisièmo, on fusi pè lo bet dâo canon, âo bin onna chaula pè 'na piauta dè dévant, et y'ein a mimameint que preteindont que di gaillâ sè pâovont mettrè onna seille su lo pliat dè la man et la teni à bré teindu dèzo la goletta dâo borni tantqu'è que le sâi raze.

L'autro dzo qu'on part dè dzouvenès dzeins dèvasâvont dè cein, on gaillâ qu'étâi quie, lâo fâ :

— Eh bin, tot cein n'est reïn ; mè, ye pu teni on bâo à bré teindu pè la quia.

— On bi caïon ! s'on lâi repond ; faut avâi mé d'acquouet que tet po cein poâi féré.

— Eh bin, l'est coumeint vo dio, volliâi-vo frémâ po on litre que tigno ion dâi bâo à l'assesseu à bré teindu pè la quia ?

— Po dou, se te vâo, s'on lulu lâi fâ.

— Eh bin hardi ! allein vâi.

On va à l'êtrabliio à l'assesseu ; lo gaillâ s'eïn va derrâi ion dâi bâo, lâi eimpougnès la quia et sè crampounè ein la tereint ein derrâi tantqu'è que le sâi drâte coumeint on i et son bré assebin, et fâ âi z'autro :

— Ora, lo tigno-io à bré teindu, oi âo na ?

Ma fâi, lè z'autro, ne puront pas derè què na, riront dè la farça, et cè qu'avâi fréma po lè dou

litres sè trovâ couïon coumeint tot et sè peinsâ, pi adon, que *teni* et *solèvâ* n'est pas tot à fè lo mémo affèrè, surtout avoué on farceu.

L'INCOURA ET LA MUSIQUA

LINCOURA dè Rebetatset amè bin lè fins bocons et ne baillè pas son drâi âo tsat quand l'est dèveron on bon fricot. Onna demeinze que l'avâi fè on tant bio pridzo su la « tempérance » ein deseint que ne faillâi pas tot mettrè pè lè z'écouallès ; mâ sè contentâ dè pou et vivrè sein ètrè trào molési po lo medzi. Sa serveinta qu'avâi dza peinsâ dè lâi féré on bon repè po son dinâ, sè peinsâ autrameint quand l'eut oûi cè pridzo, et lâi fe tot bouameint dè la soupa âi z'herbèttes avoué dâi truffès boulaïtès, on bocon dè lard et dè la salarda âo rampon, que cein est portant bo et bon.

Ma fâi quand l'incoura ve ellia medzaille, diâbe lo pas que fut content et dèmandâ à sa serveinta porqu'è le lâi avâi fè on dinâ dinse.

— C'est à causa dè voutrô pridzo dè stu matin, se le lâi repond.

— Ah ! ah ! Etès-vo dza z'âo z'ua allâ vairè dansi ?

— Oi, monsu l'incoura.

— Ai-vo vu que la musiqua dansivè ?

— Oh na !

— Eh bin, mè... su la musiqua.

AINSI PARLA MALBOUT

QUAND il pleut, les jours de printemps, à la campagne, j'aime à conduire mes pas vers la forge de Malbout. Le bonhomme m'y accueille sans façon et continue sa besogne tout comme si je n'étais pas là. Il est trop intelligent pour se dépenser en politesses oiseuses. La conversation s'engage entre deux coups de marteau. Il est visiblement satisfait, le maréchal de Poirel ; ses monosyllabes sortent sans peine d'un cerveau qui pense. Quelle erreur profonde de croire que seuls les intellectuels sont capables de tenir des discours cohérents. Dans leur genre, les avocats sont des bateleurs ; ils jonglent merveilleusement avec les mots et font une impression indélébile sur le badaud des tribunes. Les hommes politiques, qui n'appartiennent pas tous à la basoche, se laissent vite influencer par son voisinage et sont admirables quand ils défendent une juste cause. Faut-il parler des théologiens et des professeurs ! Non ! Quant aux sacrés journalistes ou journalistes sacrés, je passe...

Ainsi va le monde. Malbout, certes, n'est pas un homme terre à terre, malgré ces apparences trompeuses dont nos semblables nous font si souvent victimes. Il appartient à cette jeune génération bien trempée, consciente de ses devoirs, de ses prérogatives surtout et qui se pique de savoir manier la seule controverse possible en ces jours de révolutionnement des idées. Contredire, voilà la pierre de touche ! Rien n'est plus pitoyable que de dire oui et amen à tout. Heureusement, les citoyens se parquent en tribus plus ou moins compactes et divers comités élaborent des programmes qui servent de fil conducteur. On peut être indifférent à telle ou telle idée qu'ils expriment ; on peut même ne pas très bien la comprendre : il suffit qu'elle soit dans le programme, établi par les fortes têtes du parti dans l'intérêt de toute la communauté. Cela dispense d'une étude fouillée. On prêche de

confiance, et l'on sent qu'on a fait son devoir : la conscience est à l'aise et l'on est heureux de vivre. Si par hasard l'on se trouve seul de son opinion, il ne faut pas s'émouvoir de l'accident, au contraire on peut se redresser fièrement : jamais occasion n'est plus belle alors pour prouver qu'au-dessus de la mêlée on parvient quelquefois à s'affranchir des étreintes brutales, à respirer un air plus pur, à voir enfin plus clair. On a les yeux fermés alors sur ce qui se passe en bas, on n'entend plus que des rumeurs lointaines; encore un peu, et l'on marche à l'étoile, quitte à retomber lourdement sur le sol de la réalité, si les ailes de l'avion jouent un mauvais tour au rêveur. Il fait bon de temps à autre de se croire transporté dans la lune, où, paraît-il, à ce que rapporte l'un des personnages cités par Cyrano de Bergerac, on mange les caillies toutes rôties, dès qu'un coup de fusil les a abattues devant vous; ce serait encore mieux si, comme il est d'usage sur notre satellite, les gens de l'endroit — car l'exception des caillies rôties n'est faite que pour un sub lunaire en excursion — il suffisait d'alimenter la guenille corporelle et de nourrir par ricochet la substance grise en aspirant des vapeurs culinaires variées.

— Mais, interrompit Malbout, inutile de parler de la lune. Nous sommes sur terre. La nature nous a tous dotés d'un estomac et d'un appareil digestif qui ne sauraient se contenter de vapeurs. Plus tard, quand notre machine humaine est détraquée sérieusement, nous pouvons nous préparer à goûter de la cuisine de la lune. En attendant, n'a bon estomac que celui qui mord à belles dents et triture sans pitié ce qu'on lui donne. Sous ce rapport, — il suffit de lire les journaux pour s'en faire quelque idée, et encore ne sont-ils qu'un pâle reflet de la réalité — on peut dire hardiment que le coffre est bon et défie toutes les anémies possibles. Il n'y a que le cœur, ce pauvre organe si mal comprimé, si mal traité, qui s'évanouisse plus souvent qu'à son tour, car la digitale qu'il absorbe n'est qu'un faux tonique. J'aime mieux aller cueillir la fleur du même nom sur les hauts sommets que d'en retrouver quelque vague trace dans un bocal de pharmacie. J'exagère : prenons de la digitale, sous quelque forme que ce soit, pourvu qu'elle fortifie notre muscle moteur par excellence et le fasse vibrer aux accents de bonnes actions. C'est un petit conseil qui s'adresse aux accapareurs de tous calibres, à ceux qu'un égoïsme forcené empêche d'avoir une claire vision des choses et se croient volontiers le pivot autour duquel tourne l'univers, fait pour eux avant tout. Hélas ! le meilleur d'entre nous a beaucoup de peine à convenir *in petto* qu'en somme il n'est qu'une bulle, que le moindre souffle enlève et fait disparaître dans le grand bleu. Ma parole, c'est à croire que la vie quotidienne que nous menons n'est qu'un cauchemar, tant elle est éloignée de ce que nous désirons, beaucoup, n'est-ce pas, dans le secret de notre cœur : l'entraide, l'union, la paix. — oh ! la paix !

Voilà ce que, en beaucoup plus de mots qu'il n'employa, et dans un langage sobre, fruste, mais clair, me dit Malbout, l'artisan qui aime son métier.

Et maintenant, je vais m'asseoir au bord du petit ruisseau qui me contera des choses paisibles.

Jean de la Cerjaultetaz.

POUR CEUX QUI L'ONT

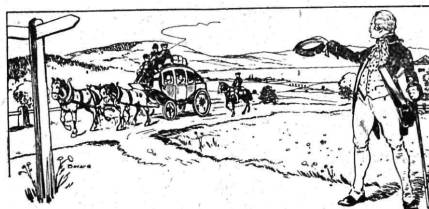
LEL calculateur acharné s'est amusé à compter ce que pèse un milliard.

En argent, un milliard pèse 5 millions de kilos. En or : 322,580 kilos. En billets de cent francs : 11,580 kilos. En billets de mille francs : 1,780 kilos.

Pour le transport d'un milliard, en admettant qu'un homme porte cent kilos, il faudrait 18 hommes pour transporter cette somme de un milliard en billets de mille francs; cent quinze hommes si cette somme est en billets de cent francs; trois mille deux cent vingt-cinq hommes si elle est en or, et cinquante mille hommes si elle est en argent.

Ajoutons enfin que un milliard en billets de mille francs forme deux mille volumes de cinq cents pages chacun.

Voilà des volumes dont on désirerait avoir sa bibliothèque garnie.



C'EST COMME ÇA !

JAMAI plus, semble-t-il, on ne vit autant de départs soudains, imprévus, pour un monde meilleur. Meilleur, c'est certain, car, par le temps qui court, ce n'est pas difficile de trouver mieux que notre terrestre domaine. L'en aimons-nous moins pour cela, ce domaine ? Il ne le paraît pas. De ces départs, imprévus ou non, il en est fort peu de volontaires, heureusement du reste, et si nous voulons être vrais, nous reconnaitrons que dans le détachement que beaucoup manifestent à l'endroit de la vie et de ses plaisirs, il y a plus de fanfaronnade que de sincérité. Allez, nous y tenons bien, au plancher des vaches, tout raboteux et rocaillieux soit-il.

Mais la soudaineté de ces départs et leur fréquence, toute particulière en ce moment-ci, ne laisse pas de nous rappeler de façon impressionnante la fragilité de l'existence et de nous suggérer des réflexions qui n'ont rien de folichon. Or, étant donnée cette fragilité, n'est-il pas tout indiqué de profiter et de jouir le plus possible, en tout bien, tout honneur, s'entend, de ce que la vie a de bon, car elle en a tout de même ? Est-ce là ce que nous faisons ? Rarement. Tout d'abord, nous nous compliquons horriblement l'existence. La complication n'a jamais été un élément d'agrément. La part faite aux contrariétés, aux mécomptes, aux soucis inévitables de la vie en société, telle que l'ont faite les hommes, tâchons de nous arranger « entremis », comme disent nos paysans, une petite vie agréable. C'est possible.

La première condition est de savoir prendre son plaisir où et quand il se trouve; de savoir lui sourire, quel qu'il soit et où qu'il soit, car il est plus agréable pour soi aussi bien que pour l'entourage, de sourire que de « faire la pôte ». Il y a du plaisir partout; il y en a peu ou prou, mais il y en a. Il est des moments où il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Il importe aussi de s'affranchir de ces susceptibilités mesquines qui vous font prendre tout à rebrousse-poil; de ces préjugés ridicules et de ces ressentiments irraisonnés qui, en vous empêchant d'aller ci ou là, ou avec celui-ci ou celui-là — quand ce sont lieux et gens bienséants — finissent par vous mettre en quarantaine. Pour avoir été une fois, un moment, dans un lieu ou avec telle ou telle personne qui ne sont pas précisément ceux de votre choix; d'avoir assisté un soir à un spectacle ou un concert qui n'était pas parfait; d'avoir dû subir une conversation banale ou dont le sujet vous est indifférent; d'avoir dû avaler un verre de vin qui n'était pas de premier cru, de la bière trop peu fraîche, un moka-crème qui n'avait de moka et de crème que le nom, etc., êtes-vous donc bien malheureux ?...

Si oui, c'est que vous avez le caractère mal fait. Oh ! il n'y a pas à « repiper » !

J. M.

Ça y est ! — Une dame est dans le tramway avec son fils, un garçonnet de six ans. Elle a une pièce démonétisée dont elle veut se débarrasser. Elle la donne à son fils :

— Riquet, va t'asseoir là-bas, au bout de la voiture. Voici pour payer ton ticket.

L'employé passe, encaisse les tickets et, distrait, prend la pièce démonétisée, sans observation.

Aussitôt Riquet, claironnant :

— Dis, m'man, il l'a prise !

Mot d'enfant. — La famille a des visites à goûter. Sur la table un plat de meringues. Il y en a deux douzaines, rousses, appétissantes, débordantes de belle crème fouettée... de la crème de village. On sert une meringue au petit Jules (3 ans). Il « se l'enfonce », puis se met à pleurer comme si une guêpe l'eût piqué. On s'empresse, on le questionne :

— Qu'astu ? T'es-tu fait mal ?

Mais lui, désignant le plat du doigt, crie, la gorge pleine de sanglots :

— Je les veux toutes !

A L'EAU ! PORTEUR D'EAU !

LE Conteur a rappelé dernièrement la figure originale de Baillif. En voici une autre, qui ne lui cède en rien. Celui qui s'était donné pour mission de desservir le quartier de la Palud et environs, se nommait Ledermann. C'était un sorniois, atteint de mutisme d'une eau aussi pure que celle qu'il transportait, vêtu du tablier de circonstance. Si on avait le malheur de vouloir l'approcher, il se retournait, en roulant ses deux grands yeux en boules de lotto, surmontés d'énormes cils blonds, sur une figure se rapprochant de celle de l'hippopotame. Tout ce que nous pouvions faire, lorsqu'il était chargé de sa brante, c'était d'aller par derrière, lui tirer le pan de sa veste, dont les poches étaient toujours bourrées de mouchoirs souillés de tabac à priser. Il avait aussi un défenseur énergique, en la personne de Mme Roux, maîtresse de pension à la rue Mercerie, la bienfaitrice des élèves normaliens de ce temps-là et de tous les jeunes gens ayant eu le privilège de manger à sa table. Aussi, lorsqu'elle nous déclarait : « Je vous défends de chicaner Ledermann » la leçon était bonne au moins pour six mois, et pour plusieurs d'entre nous... pour toujours.

S. H.

Equilibre instable. — On attribue le mot à feu Domenjoz, « Oeil sincère ». Qu'importe.

Il sortait d'un café de la ville où il avait bu deux décis, puis trois décis, puis un demi, en compagnie de quelques personnes qui l'avaient convié à leur écot. Il trébuche et tombe. Il se relève péniblement et, tout en se débarrassant de la poussière restée à ses habits :

— Je savais bien que cet aguillage ne tiendrait pas longtemps.

LE PARLER VAUDOIS

LE parler vaudois s'en va. Est-ce un bien, ou un mal ? Nous ne voulons pas discuter. Nous regrettons cependant de constater que des mots d'argot d'Outre-Jura prennent la place de notre idiôme. Il est clair que si l'on se pose en puriste, notre langage est incorrect. Mais qui dit puriste dit aussi pédant et le Conteur ne tient pas à cette épithète. Son but, d'ailleurs, n'est pas d'épurer notre parler — nous n'avons pas cette prétention — mais seulement de récolter ce qui reste de nos vieilles locutions. Nous prions donc nos lecteurs des différentes régions du canton de Vaud... si beau, de bien vouloir nous adresser une liste des *vaudoisismes* (expressions locales, provincialismes, tournures de phrases, etc.) usités dans leur endroit.

Il se publie à Neuchâtel un ouvrage très bien fait, sous forme de lexique, traitant du « parler neuchâtelois ». Nous aimerions faire la même chose pour le canton de Vaud, et le Conteur est tout désigné pour recueillir et cataloguer les termes du cru. Mais pour cela nous désirons des documents et quand nous en aurons suffisamment nous les publierons, mais comme nous pensons faire un travail raisonné, il faut que celles et ceux qui voudront bien nous aider, veuillent bien dès à présent nous accorder leur collaboration. Un bon mouvement et un peu de courage, chères lectrices et chers lecteurs, votre vieux Conteur vous en sera reconnaissant. Et merci d'avance.

* * *

Les personnes qui voudront bien collaborer à notre entreprise nous faciliteraient le travail en se servant de fiches de 10 centimètres sur cinq. Sur une fiche figure le nom, sa désignation, la région où il est utilisé et si possible un exemple ainsi :

Gueliner (verbe). — Agiter une clochette irrégulièrement et longtemps (Broye).

Sergotset (s. m.). — Sert à désigner, à Lausanne et environs, de la saucisse à griller préparée en ragout; dans la vallée de la Broye, on appelle ainsi un plat de saucisses au foie cuites dans une bouillie de poireaux.

Allons, à la tâche; elle est intéressante. Et ces fiches-là n'ont rien de compromettant, au contraire.

Aie. — Dans une ville d'eau, le hasard avait réuni un certain nombre d'anciens magistrats, officiers et fonctionnaires retraités.

— Mais, dit quelqu'un, cet endroit-ci devrait s'appeler *Ex-les-Bains* !